

CORRIGÉ

Les contes de sagesse figurent au nombre des textes les plus en vogue à l'école primaire aujourd'hui. Nasreddine, le célèbre conte d'initiation oriental, en fournit un bel exemple. Ici, le héros s'efforce de résoudre un problème épineux : comment se rendre au marché en ne risquant pas les moqueries des passants. Après quelques tentatives infructueuses, il réussit à surmonter ses craintes grâce aux conseils éclairés de son père. L'extrait qui nous occupe a tout le charme d'un récit quotidien appartenant à la tradition orale — c'est ce que nous montrerons dans un premier temps. Mais il implique aussi le lecteur dans un récit de sagesse — nous le montrerons dans un second temps.

Ce récit met en place des personnages et un arrière-plan banals : des paysans s'occupent de vendre leurs légumes au marché, on s'attarde à l'évocation de l'âne (animal non noble dans la plupart des cultures). Les fruits et légumes évoqués sont spectaculaires par la taille ou la couleur ("pastèques", "poivrons").

Les personnages secondaires ("un petit groupe [d'enfants] qui s'amuse") renvoient à la réalité populaire orientale — on croit même entendre une "petite voix pointue"... Le marché est par excellence une scène prosaïque, où l'on échange argent et marchandises, à cent lieues des préoccupations de politique ou d'amour des genres nobles. Et l'abondance du lexique du rire ("réjouir", "sourire", "rire") relie nettement le passage à la comédie. L'intrigue et le langage ne relèvent pas non plus de la tragédie ou de l'épopée. L'intrigue est mince, les rebondissements sont limités, les initiatives du héros d'un comique enfantin (marcher derrière l'âne ou le porter). Le langage est celui de gens simples : répliques courtes, peu de connecteurs. L'effet est celui d'une conversation à bâtons rompus. La présence discrète d'invectives ("imbécile", "bêtement") confirme le style bas, d'un conte apparemment seulement destiné au divertissement.

Mais le seul nom de Nasreddine nous interdit de rester à ce niveau d'interprétation. Cet ingénu, inadapté au monde tel qu'il va mais capable de remarques fulgurantes est connu dans tout l'Orient. On le découvre ici pour une fois sous une forme enfantine, ce qui à la fois atténue l'excentricité du personnage, et permet l'identification du lecteur : le conte va l'aider à grandir lui aussi... Un autre personnage incarne d'ailleurs le pôle raisonnable de l'humanité : le père, à la fois tendre et taquin ("avec son sourire malicieux"), bienveillant et compréhensif ("rire est de leur âge") et séduisant à la manière des maîtres orientaux ("sa belle voix tranquille"). Le marché n'est au fond que la toile de fond qui fait ressortir le couple familial et met en valeur la transmission de la sagesse. Le véritable enjeu de l'intrigue est en effet la modification de l'intériorité de Nasreddine. Comme dans tous les épisodes, notre héros multiplie les hypothèses farfelues et les tentatives soldées par des échecs. Le lecteur est sensible à l'émoi de Nasreddine ("il sentit son cœur tomber jusqu'à ses pieds"), à son humiliation ("rouge comme un poivron"), à sa confusion ("si confus que les larmes lui montent aux yeux"). Il accueille de ce fait avec plaisir la farce du père, ses plaisanteries, et sa maïeutique pour faire accéder son fils à la sagesse. On constate une élévation du ton dans le rythme des phrases, dans la morale qui émerge à la fin ("Il ne faut pas craindre les jugements des autres. Ni avoir peur du ridicule."), dans la poésie de la formule finale ("Je suis heureux, mon fils, que la flamme de ton cœur sache si bien raisonner").

Le lecteur s'approprie ainsi la sagesse des nations.

Le conte traditionnel oriental mêle les genres bas et nobles avec bonheur : scène du quotidien saisie sur le vif, humour, prosaïsme — mais aussi profondeur de la réflexion et poésie du style, pour le plaisir et l'édification des publics de tous les temps.